

## Anna Karina Libre

Stéphane Lépine

Jean Pierre Lefebvre  
Numéro 126, mars-avril 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)  
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lépine, S. (2006). Anna Karina : libre. *24 images*, (126), 44–47.

Anna Karina



Libre

par Stéphane Lépine

photo : Bernard Fougères pour 24 images

« Les acteurs, je trouve ça con, je les méprise. Vous leur dites de rire, ils rient; vous leur dites de pleurer, ils pleurent. Ce ne sont pas des gens libres. » La réplique de Bruno Forestier dans *Le petit soldat* de Godard fait sourire tant elle ne concerne pas le personnage et l'actrice à qui elle s'adresse... Anna Karina, libre de naissance, nomade par essence, toujours joyeusement subversive, d'une virtuosité un brin perverse, est devenue une figure exquise et mythique pour toutes celles et tous ceux qui sont venus au cinéma avec la Nouvelle Vague. À elle seule, elle incarne une leçon absolue de liberté, de fantaisie, de choix souverains, de fidélité à ce bel anarchisme de l'enfant qui n'en fait jamais qu'à sa tête mais qui, dans le jeu, reste fidèle à son désir d'être juste, de ne pas bluffer, de ne pas tricher.

Loin de la sophistication affectée des stars, loin de ces créations adorées et insaisissables vers lesquelles les amants inconnus, dont parlait François Mauriac, s'élancent pour ne trouver en réalité qu'un chiffon tendu sur du vide – celui-là même dont le taureau se leurre –, Anna Karina est demeurée une sœur, une copine, une gitane, une fille des airs, qui impressionne toujours par sa liberté, son éternelle jeunesse, mais aussi par sa disponibilité et son euphorie perpétuelle. Celle qui débuta au cinéma sous le regard aimant de Jean-Luc Godard n'a pas changé d'un iota sous son charme très parisien : air mutin, regard vif, allant qui cachent une vraie timidité et sans doute quelques gouffres que l'on ne connaîtra pas, mais que l'on soupçonne. Née sous une bonne étoile et portée par des vents favorables, Anna demeure cet oiseau libre et migrateur qui semble narguer la peur du vide : « Je suis attirée par le style de vie gitan, nomade : voyager, bouger, garder les yeux grands ouverts a toujours été stimulant pour moi. Je pense que je pourrais vivre sans attaches : ma vraie maison, c'est moi. »

Venue du pays de Dreyer, Hanne Karin Blarke Bayer est née entre la Vierge et la Balance, « plus près de la Balance », précise-t-elle. À l'extrême pointe de septembre, l'été décroche. La vie a un léger flottement. Il y a comme un balancement dans l'air. La Balance est un signe d'air. L'air fraîchit. La Balance se dépêche de rentrer par crainte de prendre froid. La Balance s'enrhume pour un rien. La Balance craint aussi de prendre chaud. Le chaud et le froid donnent

des sueurs à la Balance. Elle ne se plaît que sous les climats tempérés et supporte mal les conflits. La balance veut avoir la paix. Aussi Hanne quitte-t-elle Copenhague et devient-elle Anna. « J'ai toujours eu envie de quitter mon pays, d'aller ailleurs. Je suis arrivée à Paris à l'âge de 17 ans. Je parlais encore mal le français, mais j'adorais tout ce qui était français. J'étais un peu naïve. Petite, j'avais toujours vécu à la campagne. Tout à coup, il fallait me défendre. » Mais la Balance se méfie des Béliers, même si elle n'en fait jamais qu'à sa tête. « Je m'assois un jour aux Deux Magots – je savais que c'était l'endroit cool où tout le monde allait –, une dame vient vers moi et m'offre de faire des photos. Quoique méfiante – je craignais d'être embarquée en Amérique du Sud pour la traite des Blanches! –, j'ai accepté. Et c'est Coco Chanel qui par la suite m'a recommandé de changer de nom. » Hanne devient donc Anna Karina, fait la couverture de *Jours de France*, prête son image à des marques de savon concurrentes, qui placardent son visage de chaque côté de la rue. Cela ne se fait pas! Anna s'en fout. Anna n'est déjà plus là. Anna veut être actrice. « Toute petite déjà, je voulais faire du cinéma. Et il ne faut pas croire que je suis devenue cinéophile avec Godard. Quand j'étais gosse, il n'y avait pas de cinémathèque au Danemark, mais j'allais voir tous les films avec Garbo, Judy Garland, Ava Gardner, Kim Novak, les films de Cukor, avec qui j'ai tourné par la suite, les comédies musicales, les films français avec Gabin... »

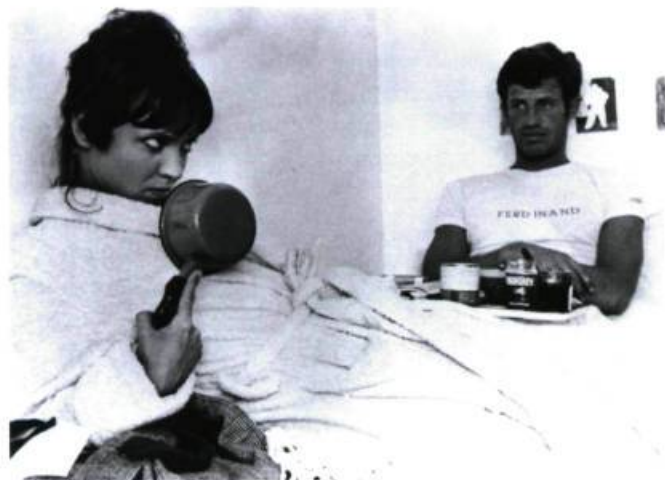
Après l'avoir vue dans un court métrage danois primé à Cannes et intitulé *La fille aux chaussures – La vie d'une jeune fille à Paris*, Godard lui offre un rôle dans *À bout de souffle*, qu'elle refuse car elle ne veut pas se déshabiller. Il la rappelle pour « un film politique ». Ce sera *Le petit soldat*, « l'histoire d'un agent secret français qui refuse d'accomplir une mission, mais finira par l'accomplir, après quelques mésaventures, dont son arrestation et sa torture par un réseau ennemi ». Comme elle est mineure, elle ne peut pas signer elle-même le contrat. JLG réussit à trouver l'argent pour le billet d'avion et maman fait le voyage à Paris pour apposer sa signature. Dans le film, elle est née à Copenhague, de parents russes fusillés durant la guerre. Elle a pour nom Veronica Dreyer, elle est mannequin, refuse d'être photographiée sous la douche et l'on entend

encore son accent danois. La séance photos du film est non seulement une vraie leçon de cinéma (« la photographie, c'est la vérité, et le cinéma, c'est 24 fois la vérité par seconde »), mais un grand poème d'amour pour Anna : « Vous êtes bien mieux sans maquillage... Le charme de Veronica, c'était elle-même : la courbe de ses épaules, l'inquiétude de son regard, le secret de son sourire... Elle a le même genre de bouche que Leslie Caron... La première fois que je l'ai rencontrée, elle avait l'air de sortir d'une pièce de Jean Giraudoux... Avait-elle des yeux gris Vélasquez ou gris Renoir ? se demande Bruno Forestier. Ils étaient gris Vélasquez... Dieu qu'elle était belle ! »

Après l'avoir vue dans *Le petit soldat*, Michel Deville lui offre de jouer dans son premier film, *Ce soir ou jamais*, aux côtés de Sami Frey, qui dut finalement être remplacé par Claude Rich, le tournage de *La vérité* de Clouzot ayant pris du retard. Godard, possessif, s'oppose tout d'abord à laisser son actrice aux mains de Deville : « Comment peux-tu dire ce texte gnangnan de Nina Companeez ! Tu pourras jamais dire des trucs pareils ! Tous les matins, il venait me conduire à Boulogne-Billancourt en voiture – il adorait les voitures, il avait à l'époque une vieille Ford américaine décapotable – en me répétant son désaccord. Mais finalement, à sa sortie, il va adorer le film. » Ensuite, devenu un couple, Jean-Luc et Anna tournent *Une femme est une femme*, et puis tous les autres...

« Avec Jean-Luc, il fallait tout voir à cent à l'heure. On allait voir tous les films, je dis bien tous les films qui sortaient. Pas toujours jusqu'à la fin – sauf à la Cinémathèque –, mais on voyait tout. Et puis Jean-Luc exigeait notre présence aux rushes. C'était pour lui essentiel que les acteurs s'intéressent au cinéma. C'est lui qui m'a appris presque tout. C'est bien sûr une période importante de ma vie. J'ai tourné des films avec d'autres réalisateurs, mais ceux que j'ai tournés avec lui, je crois bien que c'est les meilleurs. Si vous les mettez côte à côte, vous vous rendez compte que ces films sont très différents. Godard est un immense directeur d'acteurs. Il fait une mise en place d'une telle précision que vous ne pouvez faire autrement. Il vous manipule... mais c'est ça qui est génial ! »

#### Pierrot le Fou (1965).



Bande à part (1964).

*Une femme est une femme*, qui est le plus demyesque des films de Godard, lui permet de réaliser son vieux rêve d'enfance : « Je voudrais être dans une comédie musicale avec Cyd Charisse et Gene Kelly », clame-t-elle dans un dancing au rabais à côté de la porte Saint-Martin, sur une musique de Legrand. Charleston et bayadère, sambas et marquis, Josette croit à son art et s'exerce avec conscience devant sa glace. Film aux multiples clins d'œil – à *Lola*, à *Jules et Jim*, à *Tirez sur le pianiste*, Jeanne Moreau et Marie Dubois y passent en souriant –, *Une femme est une femme* permet à Anna Karina de remporter le Prix de la meilleure actrice au festival de Berlin... « et de m'acheter, pour aller chercher le prix, une robe à 100 000 francs, anciens bien sûr, mais c'était quand même une petite fortune à l'époque et Godard était furieux ! » Sa gloire est désormais mondiale, mais son plus grand rôle est encore à venir : c'est Nana, comme l'héroïne de Zola, comme un anagramme d'Anna, dans *Vivre sa vie*, Prix spécial du jury à Venise. « Anna était un peu malheureuse, dira Godard, car elle ne savait jamais très bien à l'avance ce qu'elle aurait à faire. Mais elle était tellement sincère dans sa volonté de jouer quelque chose que c'est finalement cette sincérité qui a joué. » Une pensée de Montaigne est inscrite en exergue, comme une réplique au Forestier du *Petit soldat* : « Il faut se prêter aux autres et se donner à soi-même. » Nana, vierge folle, libre dans un monde sans Dieu ni diable, va voir *La passion de Jeanne d'Arc* de Dreyer et proclame : « Je suis responsable. On est toujours responsable de ce que l'on fait. »

Les sept films qu'Anna Karina tourne avec Godard constituent la plus belle des autofictions que l'on puisse imaginer. L'Odile Monod de *Bande à part*, la Croc'Odile, la jeune fille naïve et maladroite qui vit avec sa tante, porte des jupes plissées à carreaux, des souliers plats et des coiffures démodées, jusqu'à ce qu'elle rencontre Franz et Arthur (Rimbaud !) dans un cours d'anglais, où ils traduisent un passage de *Roméo et Juliette*, c'est elle. Aujourd'hui encore, Anna




*Alphaville, une étrange aventure de Lemmy Caution (1965).*

porte des chapeaux d'homme, comme celui qu'Odile piquait à Sami Frey... La tragique Natacha von Braun d'*Alphaville*, que ne parvient même pas à éclipser la musique sublime de Paul Misraki, c'est encore elle. Et la Marianne Renoir de *Pierrot le Fou*, clin d'œil au peintre et au cinéaste bien sûr, incarnation nouvelle de la splendeur au féminin selon Jean et Pierre Auguste, qui joue la guerre du Vietnam devant des touristes américains et se fait son « cinéma permanent », qui a « une toute petite ligne de chance » et ne sait pas quoi faire, c'est encore et toujours Anna, frivole et farouche, coquine et libertine, Anna dont le cœur balance et dont les équilibres sont fragiles. « C'était une époque formidable que la Nouvelle Vague. On ne se prenait pas au sérieux, mais, en même temps, on faisait tout sérieusement. On travaillait dans la joie, le bonheur et l'absolue liberté. On était dans un total état d'enfance. »

Émancipée de la tutelle de Godard, Anna tourne avec Richard Burton, avec George Cukor, dans de grandes productions américaines, mais elle se réserve surtout pour les atypiques, les cavaliers seuls et les œuvres singulières : *La religieuse* de Rivette, qu'elle avait jouée précédemment au théâtre, *Rendez-vous à Bray* de Delvaux, *L'étranger* de Visconti, *L'alliance* de Christian de Chalonge, *L'île au trésor* de Ruiz, *Comme chez nous* de Meszaros, *Roulette chinoise* de Fassbinder, ce drame de salon où elle partage l'écran avec *La femme mariée* de Godard, Macha Méril, et parle allemand : « Michael Ballhaus, le directeur photo, avait déniché un château perdu dans la campagne allemande. Après quelques jours de tournage, Werner nous y a tous abandonnés pour monter voir des amis au festival de Cannes. Il ne devait rester que deux jours, il y est resté trois semaines. On était coupés du monde, sans voiture; ça m'a donné le temps d'apprendre quelques mots d'allemand avec les gens de l'équipe... ».

Et puis il y a eu *Anna*, cette « comédie musicale TV » de Pierre Koralnik où elle immortalisait la chanson de Serge Gainsbourg *Sous le soleil exactement*. Car Anna n'a jamais cessé de chanter et de danser. Dans *Bande à part*, le dernier film de Godard où l'on entend la musique de Michel Legrand, elle sifflote des airs des *Parapluies de Cherbourg* et danse le « maggisson » dans un café, « scène qu'on a dû répéter durant des semaines, Sami Frey ne savait pas danser et Claude Brasseur était plutôt contre ». Aujourd'hui, comme si la nonchalance et la paresse qu'elle a souvent revendiquées lui avaient épargné l'usure et l'étiollement, cette séductrice au velours de voix

intact prend une douce revanche. Et récolte les fruits tardifs d'une carrière d'actrice, de chanteuse, de romancière et de cinéaste dont beaucoup n'ont retenu que la légèreté désinvolte et oublié l'élégance. Après avoir tourné *Vivre ensemble* il y a plus de trente ans, elle revient aujourd'hui derrière la caméra pour un film enchanté : « J'ai écrit un scénario de long métrage où Philippe Katerine tient le rôle principal et que je vais tourner cet automne au Québec. Il m'a fait renaître, Philippe. J'ai pu retrouver avec lui, dans la chanson, cette joie, ce bonheur, cette liberté que j'ai connus au cinéma dans les années soixante. J'aime les gens qui font bande à part, oui, bande à part. » Une autre histoire de cavale que ce nouveau film, comme dans son roman *Jusqu'au bout du hasard*, où deux enfants (é)perdus dérivent jusqu'au bout de leur nuit, comme celle qui mène Odile et ses Jules à arpenter le Louvre en courant, pour battre le record d'un certain Jim Johnson, comme celle qui entraîne Marianne et Pierrot le Fou au bout de leur échappée belle. Art de la fugue, art de la liberté qu'Anna Karina déploie avec grâce et charme, fébrilité et mélancolie. Car elle est Balance, ne l'oublions pas, et sait que l'équilibre n'est que dans le balancement, dans la mouvance de la chair et de l'esprit, du jour et de la nuit, de la gaieté et de la si précieuse mélancolie. 

*Vivre sa vie (1962).*

